

Tombeau de Guy Debord

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 36, numéro 6 (222), décembre 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32365ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1995). Tombeau de Guy Debord. *Liberté*, 36(6), 104–107.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

TOMBEAU DE GUY DEBORD

Après vingt-cinq ans d'oubli, je suis revenu à la lecture de Guy Debord pour m'apercevoir qu'il avait été non seulement le meilleur interprète du cours général des choses dans les trente dernières années, mais aussi le plus abondamment et le plus impunément pillé¹. J'ai comparé ses livres² à d'autres, portant sur des sujets voisins, publiés dans le même temps. J'ai vu qu'on appelle facilement essayistes, aujourd'hui, des professeurs plus spécialisés que personnels ou des journalistes interchangeables, qui font des livres avec des cours, des thèses, des conférences, des dissertations ou des articles. Si l'œuvre de Debord n'avait servi qu'à révéler qu'on les nomme mal, il aurait déjà été grand. Mais ce qui le distingue le plus, c'est la poésie.

1. Dans *Liberté* 219, Serge Cantin fait remonter le concept de société froide aux entretiens de Claude Lévi-Strauss avec Georges Charbonnier (1969), sans signaler que Debord avait brillamment exposé l'idée en 1967 (*La Société du Spectacle*, proposition 130).

2. *La Société du Spectacle*, Paris, Gallimard, 1992 (première édition: 1967); *Commentaires sur la Société du Spectacle*, Gallimard, 1992 (première édition: 1988); *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*, Gallimard, 1993 (première édition: 1985); *Panégyrique*, tome premier, Gallimard, 1993 (première édition: 1989); « Cette mauvaise réputation... », Gallimard, 1993; *Œuvres cinématographiques complètes 1952-1978*, Gallimard, 1994 (première édition: 1978).

Poésie captivante que sa monodie tranchante et mélancolique ! Avec toute l'ironie dont il était capable, il en a éclairé quelques caractéristiques dans le texte du film *Critique de la séparation* :

Tout ceci, il faut en convenir, n'est pas clair. C'est un monologue d'ivrogne, tout à fait classique, avec ses allusions incompréhensibles, et son débit fatigant. Avec ses phrases vaines, qui n'attendent pas de réponse, et ses explications sentencieuses. Et ses silences. La pauvreté des moyens est chargée d'exprimer sans fard la scandaleuse pauvreté du sujet.

Les sujets scandaleusement pauvres que les images du film abordaient sur ce texte étaient « un défilé des cadets de Westpoint » et « une escadre au cours de manœuvres ».

Dans *La Société du Spectacle*, voilà ce qui est poésie : « des phrases vaines, qui n'attendent pas de réponse » ; des phrases aussi effrontément sûres de leur clairvoyance que de leur inutilité, et qui, en conséquence, n'attendent rien de la discussion, de l'objection ou de l'argumentation ; des énoncés vertigineusement seuls aussi par l'harmonie qui les isole : la précision, la vitesse, l'intensité, le sens du plus court chemin ne se rencontrent pas tous les jours. « Qui pourrait ignorer, dans notre siècle, que celui qui trouve son intérêt à affirmer spontanément n'importe quoi va toujours le dire n'importe comment ? »

Panégryque, tome premier, d'où je tire la phrase qui précède, s'annonce comme une entreprise immense et tourne court à la page 86. C'est ironique par rapport aux mémoires-fleuves, mais ce ne l'est pas si l'on voit la vérité plus près du point que du fleuve. L'impression

d'« éclat sans retour » que Debord ne trouvait que dans *Poésies* de Lautréamont, je l'ai en lisant *Panegyrique*.

Un style digne de ce nom demande de monter une marche. C'est aussi une voie imposée, comme celle d'un train : on ne peut en négocier ni le trajet ni l'horaire. Il faut tout prendre ou rien, et la marche à monter est d'autant plus haute que la prose ambiante est plus indigente. Mais le charme d'un grand talent attire, inspire la gratitude, triomphe des préventions, décide à monter la marche et chasse l'envie de sauter en route.

Sur un fond de papotage de gazettes qui rend sensible cette marche à monter en faisant alterner des extraits d'articles et les commentaires de Debord, « *Cette mauvaise réputation...* » est une manière de *Société du Spectacle* en vignettes. Et le moteur de la lecture, toujours, est qu'on n'y suit pas un crayon salarié, suant sur un pénible sillon, mais une présence vraie, zigzagante, variable, des empreintes digitales d'une netteté et d'une ironie que, selon Debord, un temps inspiré par « les songe-creux de la technologie » ne peut plus guère comprendre.

Qui descend dans l'ironie peut voir son plancher succomber lui-même à l'ironie et se dérober. C'est là qu'en est Debord, il me semble, au moment où, ayant écrit « contre le monde » et surpris de voir que la culture s'est détruite sans lui, toute seule, il la ressuscite en énumérant ce qu'il aime dans les sommets du passé. Une œuvre qui ne contient pas sa contradiction est naïve ; il lui manque une moitié.

Il arrive souvent qu'une fois quelques pages écrites, je perds tout intérêt pour la chose faite. Le défi d'obtenir quelques lignes un peu neuves m'a porté le temps que j'ai construit-détruit, jusqu'à un résidu qui m'a semblé à peu près vrai. Le défi disparu, bien ou mal relevé, que me reste-t-il ? Peu d'élan pour donner à lire,

et la sensation difficile à surmonter que tout se perd et doit se perdre. Pourtant le défi revient, de pousser encore la clôture, un jour à gauche, un autre à droite, pour agrandir un domaine qui ne m'appartient pas et dont je ne connais même pas la localisation exacte, encore moins la valeur. Au début de *Commentaires* de Debord, j'ai lu ceci qui m'a fait penser, à tort ou à raison, à l'autosuffisance du défi récurrent de faire autre chose, autrement: «Le malheur des temps m'obligera donc à écrire, encore une fois, d'une façon nouvelle.»

En novembre 1977, après avoir vu des garnements sympathiques malmener un arbre, j'ai composé un poème. Comme d'autres qui me reviennent avec obstination, celui-ci avait peut-être une sérieuse raison d'exister:

LE TREMBLE

*Les enfants gais l'ont plié
Pour des bâtons flexibles, des tresses de feuilles
Oubliés en courant sous lui*

*Ensuite ils l'ont abandonné
Anodines branches d'octobre
Redressées pour reposer.*

Comme cet arbre que j'ai aimé sans qu'il le sache (mais peut-être le savait-il), Guy Debord repose maintenant.